



JUSTINE
PICARDIE

Miss Dior

*Le destin insoupçonné
de Catherine Dior*

libres **Champs**

Miss Dior

libres Champs

Une époque, un récit, l'exactitude des sources racontées à la manière d'un roman...

- Ken Alder, *Mesurer le monde*.
Alessandro Barbero, *Le Jour des barbares* ; *Waterloo*.
Kate Cambor, *Belle Époque*.
Edmund De Waal, *Le Lièvre aux yeux d'ambre*.
Antonia Fraser, *Marie-Antoinette*.
Stephen Greenblatt, *Adam et Ève* ; *Quattrocento* ; *Will le Magnifique*.
Thomas Harding, *Hanns et Rudolf*.
David George Haskell, *Un an dans la vie d'une forêt* ;
Écoute l'arbre et la feuille.
Nathalie Heinich, *Une histoire de France*.
Laure Hillerin, *À la recherche de Céleste Albaret* ; *La Comtesse Greffuhle*.
Florian Illies, *1913. Chronique d'un monde disparu*.
Grégoire Kauffmann, *Hôtel de Bretagne. Une famille française dans la guerre et l'épuration*.
Sam Kean, *Quand les atomes racontent l'histoire du monde*.
Manjit Kumar, *Le Grand roman de la physique quantique*.
Siddhartha Mukherjee, *Il était une fois le gène* ; *L'Empereur de toutes les maladies*.
Graham Robb, *Une histoire buissonnière de la France* ; *Une histoire de Paris par ceux qui l'ont fait* ; *Sur les sentiers ignorés du monde celtique*.
Maxime Rovere, *Le Clan Spinoza*.
Stacy Schiff, *Cléopâtre*.
Géraldine Schwartz, *Les Amnésiques*.
Daphné Sheldrick, *Une histoire d'amour africaine*.
Guy Walters, *La Traque du mal*.
Mitchell Zuckoff, *Les Disparus de Shangri-La*.

JUSTINE PICARDIE

Miss Dior

*Traduit de l'anglais
par Gabriel Boniecki*

libres Champs

Tous droits réservés

© Justine Picardie, 2021

© Éditions Flammarion, Paris, 2021 pour la traduction française

© Éditions Flammarion, Paris, 2024 pour cette édition « Champs »

ISBN : 978-2-0804-3906-2

À Philip, mon époux.

Pendant quatre ans,
nous avons travaillé, cherché,
tels des alchimistes à la poursuite
de la pierre philosophale.
Et puis Miss Dior est née [...]
Car, voyez-vous, pour qu'un parfum tienne,
il faut d'abord qu'il ait tenu longtemps
au cœur de ceux qui l'ont créé.

CHRISTIAN DIOR



Catherine Dior dans son jardin en Provence.

I

DANS LA ROSERAIE

Voici l'histoire d'un fantôme, qui s'est glissé dans ma vie par un matin d'été ensoleillé, et qui dès lors ne m'a plus quittée, malgré le vif désir que j'ai parfois éprouvé d'en être libérée. Son nom ? Catherine Dior. Elle a surgi alors que je déambulais dans le jardin de La Colle Noire, l'élégant château de son frère Christian, niché dans les collines de l'arrière-pays grassois. Elle y est souvent venue, et y a même vécu quelque temps, après la mort de celui-ci, foudroyé par une crise cardiaque en octobre 1957, à l'âge de cinquante-deux ans.

Né en 1905, Christian Dior était le deuxième fils d'une famille prospère ; Catherine, de douze ans sa cadette, est la dernière des cinq enfants. Elle vient au monde en 1917, juste avant que Raymond, le fils aîné, ne parte pour le front. Mais lors de ce séjour enchanteur à La Colle Noire, séduite par l'exquise beauté de cette demeure achetée grâce au succès de la marque et restaurée par la Maison Christian Dior, j'étais bien loin de songer à la guerre.

Le 12 février 1947, le jeune couturier présentait à Paris sa toute première collection, baptisée « New-Look » par Carmel Snow, la rédactrice en chef de

Harper's Bazaar – une fonction que j'ai eu le privilège d'occuper. Pourtant, derrière cette étiquette novatrice se cachait une réinterprétation nostalgique de la Belle Époque, ce paradis perdu d'avant la Grande Guerre. Cette période correspond à l'enfance de Christian Dior, passée dans le cocon protecteur des Rhumbs, la propriété familiale de Granville sur la côte normande. Les immenses tenues romantiques que portait sa mère Madeleine ont inspiré au couturier le frou-frou de ses longues jupes, ainsi que cette silhouette en sablier, à la taille très cintrée et au buste épanoui. Mais la passion de Madeleine pour les jardins a joué un rôle tout aussi décisif, contribuant à cette conception de la « femme fleur » qu'il développera plus tard dans son salon parisien. Cet amour des jardins, que Madeleine a transmis à Christian et à sa sœur, s'incarne à merveille dans celui qu'elle avait créé à Granville, mélange miraculeux d'espoir et de désir, posé au sommet d'un promontoire rocheux qui surplombe d'une centaine de mètres les flots écumants.

Maurice Dior, son époux, avait hérité l'entreprise familiale de fertilisants ; et, lorsque le vent soufflait dans la mauvaise direction, l'odeur nauséabonde de ses usines se répandait sur toute la ville, sans toutefois atteindre, ou très rarement, les hauteurs des Rhumbs. En dépit de ces connotations désagréables, c'est l'industrie du guano¹ qui a offert à Madeleine la possibilité de créer cet endroit magique, au sommet d'une falaise désolée : de tendres parterres de fleurs, protégés des pluies chargées de sel par une barrière de rudes

1. Matière résultant de l'accumulation des déjections d'oiseaux marins, exploitée comme engrais.

conifères, et une roseraie qui constitue aujourd'hui encore le cœur de cet écrin.

À La Colle Noire, les roses fleurissent aussi partout : elles dégringolent le long des pergolas, partent à l'assaut des murs extérieurs, et leurs vrilles viennent doucement frapper aux carreaux ; à l'intérieur même de la demeure, elles s'étalent avec profusion sur la toile tendue des murs ou sur le revêtement en chintz des fauteuils. Et au-delà des terrasses et de leurs restanques en herbe s'étend un vaste champ de milliers de rosiers, dont on collecte toujours les pétales pour en extraire l'un des ingrédients essentiels à la création de parfums – comme on le faisait déjà à l'époque de Christian, qui avait surveillé de près leur plantation. Le créateur lance ses premières fragrances en même temps que ses collections New-Look, et, parmi elles, celle qu'il dédie à sa sœur adorée reste l'une des plus chères à son cœur : *Miss Dior*.

Catherine lui survivra pendant cinquante ans, avant de s'éteindre à son tour en juin 2008, tout près du château de la Colle Noire, dans sa maison du village voisin de Callian. Elle y cultivait les roses par plaisir, mais aussi pour alimenter les manufactures grassoises chargées de les distiller pour l'entreprise Dior. Sœur aimante et fidèle jusqu'au bout, elle ne cessera d'honorer la mémoire de son frère, apportant un soutien indéfectible au projet de musée, qui finira par voir le jour dans leur maison natale de Granville.

Mais, si Christian est devenu l'un des Français les plus célèbres au monde, à l'égal d'un de Gaulle, le remarquable destin de Catherine est, quant à lui, resté dans l'ombre. Le peu que je connais de sa vie, je l'ai glané dans les archives de la Maison Dior : avant la

Seconde Guerre mondiale, elle vit à Paris avec son frère et travaille dans une boutique de mode ; pendant la guerre, Christian et Catherine s'installent avec leur père, devenu veuf, dans une petite ferme des environs de Callian, où ils font pousser des légumes, des roses et du jasmin. Au début de la guerre, Catherine rejoint la Résistance. Elle sera arrêtée par la Gestapo en 1944 à Paris, puis déportée en Allemagne, dans le camp de concentration pour femmes de Ravensbrück.

Ce fameux dimanche d'été, l'un des archivistes de la maison s'est déplacé jusqu'à La Colle Noire pour me rencontrer. Vincent Leret et moi devions discuter d'un projet de biographie sur Christian Dior. Pourtant, au fil de la conversation, je me suis surprise à lui poser quantité de questions sur cette mystérieuse Catherine, qui, semble-t-il, ne mentionnait jamais son engagement dans la Résistance, ni sa déportation. En poste au musée de Granville avant de rejoindre le siège parisien, Vincent avait eu la chance de la rencontrer et de correspondre avec elle. Jamais elle n'avait évoqué devant lui ces années sombres, et il aurait jugé inconvenant de chercher à enfreindre ce silence. Quant aux auteurs qui se sont penchés sur la vie de son célèbre frère, tous semblent avoir dédaigné Catherine, et peu font état de sa déportation à Ravensbrück, comme si le petit monde de la haute couture était resté hermétique à cette femme et à ses souffrances, sans même songer à se demander si ces douloureuses épreuves avaient pu influencer son frère et sa conception idéalisée de la féminité.

Après avoir pris quelques notes, je suis descendue près du champ de roses. Les papillons dansaient sur les pétales, accompagnés du chœur des oiseaux et du

bourdonnement des abeilles. Tout était si calme, nimbé d'une chaude lumière, et pourtant, je n'aurais désiré qu'une chose, et de tout mon cœur : avoir rencontré Catherine avant sa mort, une décennie plus tôt.

C'est à cet instant précis que la graine plantée en moi a commencé à germer ; un désir qui friserait l'obsession, voire la possession. Il fallait que je raconte l'histoire de cette femme muette et de ses camarades, rescapées malgré tout de Ravensbrück et rentrées en France, une France qui semblait alors indifférente à leur courage, préférant simplement oublier les années de guerre et la honte de la Collaboration.

Il n'y a pas eu de révélation ce jour-là : je n'ai pas entendu la voix de Catherine, et le ciel azur de Provence ne s'est pas ouvert devant moi. Mais le parfum des roses semblait renfermer en lui une question : était-il possible que tant de beautés soient nées des cendres encore fumantes de la guerre ? Et si oui, en dépit de son silence, quel message Catherine Dior aurait-elle voulu nous transmettre ?



La famille Dior dans leur jardin de Granville, vers 1920.
Au milieu, Catherine, assise entre ses parents.
Debout, au second rang, de gauche à droite :
Christian, Jacqueline, Bernard et Raymond.

II

LE LABYRINTHE

Me voilà au milieu de l'été, dans le jardin des Rhumbs. Une douce averse tombe sur les roses en train d'éclorre, et les contours massifs de la demeure disparaissent sous un voile de brume océane. C'est dans cette villa cossue de la fin du XIX^e siècle, située sur les hauteurs de Granville, que Christian Dior a grandi, et c'est pourquoi elle abrite aujourd'hui le musée qui lui est dédié. Quant au jardin, chef-d'œuvre de sa mère, il est désormais ouvert au public. Ce matin-là, les lieux sont étonnamment silencieux : le temps pluvieux a sans doute dissuadé les touristes ; néanmoins, plusieurs dizaines de courageux se présentent à l'entrée de l'exposition temporaire consacrée à la princesse Grace de Monaco et aux robes que le couturier avait créées pour elle.

J'achève tout juste la visite guidée. Chaque pièce permet d'explorer une facette des relations entre Christian Dior et la princesse. La famille a vécu ici pendant les premières décennies du XX^e siècle, et, dans cette maison, je ne peux m'empêcher de ressentir un étrange sentiment de confusion temporelle. Je tombe sous le charme des luxueuses toilettes, désormais

inanimées dans leur vitrine. À leur côté, de courtes vidéos diffusent en boucle des images de la princesse en train de porter, avec son élégance coutumière, le modèle exposé. Pourtant, c'est Catherine Dior qui m'occupe l'esprit, et je cherche à débusquer la moindre trace de sa présence. Sur les écrans, la princesse défunte déambule à travers les salons du palais monégasque, souvenir troublant de sa vie de conte de fées : je dois faire abstraction du fantôme qui émane de ces reliques de soie.

Il me faut remonter le temps, plus loin, à l'époque où Catherine était enfant ; dans sa petite chambre, un cartel vient brièvement rappeler à quel point elle fut importante pour son frère, mais elle se dérobe encore. Catherine était la sœur préférée de Christian, et, en 1947, c'est pour elle qu'il nomme sa première fragrance *Miss Dior* – un parfum qui selon ses propres dires sent l'amour ; il m'a semblé judicieux d'en porter quelques gouttes pour ce voyage à Granville. Dans la terminologie des parfumeurs, il se classe dans la catégorie des « chypres verts », mélange complexe de galbanum (une gomme-résine à l'odeur caractéristique), de patchouli et de mousse de chêne, réchauffé par les notes de cœur du jasmin et de la rose. Et, soudain, ce bouquet d'effluves reconnaissables entre mille embaume la chambre ; je n'arrive pas à repérer la source... Vient-il du gigantesque flacon offert à la princesse par Christian Dior, exposé dans une vitrine toute proche ?

La maison a été complètement vidée de ses meubles, et il ne reste que des présentoirs alignés, où s'exposent des dessins, des photographies et des objets – la plupart consacrés à la garde-robe de la princesse.

On peut l'admirer jeune et radieuse dans la robe Dior d'une blancheur éthérée qu'elle portait le jour de son bal de fiançailles avec Rainier, en 1956. Pourtant, ces témoignages poignants d'une Grace Kelly ignorant qu'elle n'aurait pas le temps de vieillir n'éclipsent pas totalement le passé plus ancien auquel se rattachent Les Rhumbs. Maurice et Madeleine Dior s'y installèrent au début du siècle pour élever leurs cinq enfants. À leur mariage, en 1898, Madeleine n'a alors que dix-neuf ans. En 1905, Maurice reprend avec son cousin Lucien l'usine d'engrais créée en 1832 par leur grand-père. Le jeune homme de vingt-six ans a de grandes ambitions, et la prospérité croissante de leurs affaires consacre l'ascension sociale des deux entrepreneurs. Bientôt, Lucien Dior se tourne vers la politique et devient député de la Manche, une fonction qu'il occupera jusqu'à sa mort en 1932. Au fil des ans, une rivalité s'installe entre Charlotte et Madeleine, les épouses des deux cousins : les deux femmes aspirent au titre de première dame de Granville, et c'est à qui aura le train de vie le plus fastueux, ou les dernières tenues à la mode.

J'ai apporté mon exemplaire fatigué de *Christian Dior et moi*, autobiographie dans laquelle le couturier évoque ses souvenirs d'enfance aux Rhumbs. La façade n'a pas changé : « Crépie d'un rose très doux, mélangée à du gravier gris, et ces deux couleurs sont restées en couture mes teintes de prédilection. » Mais, à l'intérieur, nulle trace des décors raffinés ou des bibelots qu'il décrit à loisir : bergères de porcelaine, bonbonnières en verre... J'ai beau avoir lu ses mémoires un nombre de fois incalculable, aujourd'hui, une évidence me frappe : jamais il ne mentionne le nom de tous ses

frères et sœurs. Il n'évoque qu'un seul de ses frères – et brièvement – et, bien sûr, sa chère Catherine. Quant à Raymond et Jacqueline, on dirait qu'ils n'ont jamais existé. Dans le hall d'entrée, nous sommes pourtant accueillis par une photo de famille : Raymond, l'aîné, né le 27 octobre 1899 ; Christian, né le 21 janvier 1905 (l'année de l'achat des Rhumbs) ; Jacqueline, le 20 juin 1908 ; Bernard, le 27 octobre 1910 ; et, sept ans plus tard, Catherine, la benjamine, le 2 août 1917.

Les extérieurs de la bâtisse sont spectaculaires : elle se dresse fièrement au sommet d'un promontoire de granit qui embrasse toute la baie de Granville dans un panorama grandiose. Construite par un armateur, elle porte le nom des trente-deux sections d'une boussole qui indiquent la direction des vents, plus communément appelée « rose des vents », dont le symbole est reproduit en mosaïque sur l'un des sols intérieurs. Aujourd'hui, le ciel est d'un gris lumineux – le gris Dior –, et la mer se confond avec l'horizon. Après la visite de l'exposition, on m'a autorisée à passer le reste de la journée à écrire dans l'ancienne salle de jeux des enfants Dior, fermée au public et dissimulée dans un recoin du jardin. À quelques pas de la maison, au bout d'un sentier, le lieu est invisible pour les passants ; mais contre toute attente, une fois à l'intérieur, la vue est à couper le souffle. Deux des quatre murs sont entièrement vitrés, et le bâtiment semble suspendu dans le vide, comme prêt à basculer sur les rochers découpés de la falaise. Au loin, la marée basse révèle d'immenses bancs de sable, ainsi que des plages désertes tout juste animées par le ballet des mouettes et leur cri obsédant.

Un tel paysage a sûrement façonné les espoirs et les rêves des enfants Dior. En tout cas, les mémoires de Christian, rédigés en 1956, un an avant sa brutale disparition, ne laissent pas de doute : « Comme toutes les bâtisses anglo-normandes de la fin du siècle dernier, la maison de mon enfance était affreuse. J'en garde cependant le souvenir le plus tendre et le plus émerveillé. Que dis-je ? Ma vie, mon style doivent presque tout à sa situation et à son architecture. »

C'est aux Rhumbs que les souvenirs d'enfance de Christian sont les plus vifs ; pourtant, la famille passe beaucoup de temps à Paris. En 1911, Maurice Dior achète un appartement dans le XVI^e arrondissement, mais les Dior resteront à Granville pendant toute la guerre et ne retourneront dans la capitale qu'en 1919, dans un appartement plus grand rue Louis-David, toujours dans le XVI^e, à côté du collège privé Gerson, où le futur couturier sera scolarisé. Catherine, elle, sera surtout éduquée à la maison, par une gouvernante, et dans une école de jeunes filles de Granville. Dans les archives Dior, on trouve quelques photos relatives à cette période, dont celles où Catherine, petite fille, est en train de jouer sur la plage. Son attachement à la propriété familiale ne fait aucun doute, et son implication dans le projet de musée sera décisive. Elle assistera à l'inauguration en 1997 et restera présidente d'honneur de l'institution de 1999 jusqu'à sa mort. C'est d'ailleurs grâce à ses souvenirs que le jardin sera restauré dans son agencement originel, aussi fidèlement que possible, ainsi que le jardin d'hiver en fer forgé qui habille la façade principale de la maison, rempli d'une sélection de fougères et de palmiers, exactement comme à l'époque de Madeleine. Catherine ne cessera



Les Rhumbs, maison familiale des Dior,
à Granville, sur la côte normande.

jamais de correspondre avec les conservateurs du musée, apportant des réponses aussi concises que précises sur les plantations et la disposition des parterres ; elle évoque une « verdoyante forteresse » protégée du vent par un rempart d'arbres, une plateforme rocailleuse rendue fertile grâce à des tombereaux de terre. Elle raconte aussi que son frère s'était occupé de dompter la pousse de la glycine et du chèvrefeuille sur l'une des pergolas de bois blanc, et qu'ils adoraient tous les deux les poissons rouges qui nageaient parmi les nénuphars du bassin. Quant à leur mère, Catherine la décrit comme une « remarquable botaniste », qui avait une connaissance très fine du sol et du climat de Granville. Sa fille fait également une mystérieuse allusion à la création de deux parterres de fleurs, l'un en forme de tigre, l'autre en forme de papillon. En dépit de son austérité habituelle, leur mère aurait laissé aux jardiniers la liberté de poursuivre cette entreprise pleine de fantaisie.

Dans les écrits de Christian, on trouve de nombreux passages qui témoignent de l'influence capitale que les paysages ont exercée sur lui, notamment par leurs résonances affectives. Il s'identifie aux jeunes arbres du jardin, qui « ont poussé avec moi contre vents et marées. Car la propriété surplombait directement la mer, visible derrière les grilles, et elle se trouvait exposée à toutes les tourmentes atmosphériques, à l'image de ce que serait ma vie, qui n'a pas été calme. [...] mais les murs qui entouraient ce jardin, pas plus que les précautions qui entourèrent mon enfance, n'étaient suffisants pour nous protéger de toutes les tempêtes ».

La maison s'élève en effet aux confins du territoire français, à la frontière entre terre et mer, ce qui

explique les grilles de fer et les murs de pierre qui enclosent le jardin – pas assez hauts toutefois pour dissimuler aux regards le cimetière qui jouxte la propriété. Quant aux efforts déployés pour assurer la respectabilité bourgeoise de la demeure et entretenir un jardin soigné, ils semblent dérisoires en regard de la puissance des éléments, et ce désir humain de stabilité, confronté à l’infini de la mer et du ciel, apparaît tout aussi fragile. Pourtant, l’histoire de la famille Dior à Granville est un modèle de réussite sur plusieurs générations. C’est le guano, importé d’Amérique latine par l’arrière-grand-père de Christian, qui fit leur fortune. Soutenant la demande croissante en fertilisants, les affiches publicitaires proclamaient : « L’engrais Dior, c’est de l’or ! » Mais, lors de ses rares incursions dans les usines familiales à l’odeur nauséabonde, le couturier en ressort horrifié : elles lui laissent « des souvenirs terrifiés », « l’horreur des machines », et ancrent en lui la « détermination formelle » de ne jamais travailler dans un environnement aussi déplaisant.

Comme Catherine, Christian préfère rester à la maison, pour aider sa mère au jardinage, le plus loin possible de ces manufactures pestilentielles. Il va même jusqu’à apprendre par cœur le nom et la description de toutes les fleurs qui illustrent le catalogue de vente de graines par correspondance, dont les achats servent à embellir le jardin. Catherine hérite aussi la passion de Madeleine pour les roses : elle leur dédiera sa vie. Pour Marie-France Pochna, biographe de Christian, les enfants Dior regardaient leurs parents comme des incarnations distantes de l’autorité : à une époque où « les marques d’affection ouvertes sont censées comporter le risque d’affaiblir le caractère des

futurs adultes, la règle de la sévérité est de rigueur ». S'approprié ce jardin tant aimé était sans doute pour eux une façon indirecte d'atteindre le cœur de leur chère mère.

En dehors du jardin, Christian aime s'attarder à la lingerie ; il s'y sent en sécurité : « Les femmes de chambre, les couturières "à la journée"... m'y racontaient des histoires de diables [...] Le crépuscule s'éteignait, la nuit tombait, et je m'attardais [...] regardant les femmes manier l'aiguille autour de la lampe à pétrole [...] J'en ai conservé la nostalgie des nuits de tempête, de la corne de brume, du glas des enterrements, et du crachin normand au milieu desquels s'est passée mon enfance. »

Pendant tout cet âge d'or, Les Rhumbs ne furent hantés que par ces fantômes imaginaires, avant que les spectres bien réels de la guerre, de la banqueroute et de la folie ne fassent irruption dans leur vie. Mais qu'en est-il de Catherine, née au moment où les grandes batailles de la guerre faisaient rage ? Sur son certificat de naissance, on lit « Ginette Marie Catherine Dior » ; la légende familiale veut que ce soit son frère Bernard qui ait choisi Catherine, plutôt que Ginette, alors qu'elle était encore bébé. Sur les clichés conservés au musée, on voit une petite fille très sérieuse, habillée d'une robe amidonnée en coton blanc ornée de dentelles ; les parents ont l'air austère et distant, et, derrière eux, Christian apparaît plus chaleureux.

Je ferme les yeux et j'essaie de m'imaginer Catherine enfant, jouant à cache-cache dans le jardin, devant sa petite chambre. *Attrape-moi si tu peux*, me chuchote cette figure chimérique. Mais la voix s'évanouit, et seul



Photographies tirées de l'album familial des Dior. De gauche à droite : en haut, Catherine sur la plage de Granville ; Catherine et quelques amis. Au milieu, les enfants Dior ; à droite, Catherine. En bas, Catherine à 3 ans, en 1920 ; Catherine et Bernard.



De gauche à droite : en haut, jardin des Rhumbs ; Madeleine et Maurice Dior. Au milieu : Christian au mariage de Raymond, 1925 ; Les Rhumbs. En bas : Christian (à gauche) et Raymond dans le jardin ; à droite, Madeleine Dior.

reste le bruit du vent qui soupire dans l'âtre vide de la cheminée.

À travers les fenêtres, j'aperçois deux minuscules silhouettes qui marchent sur la plage : un adulte et un enfant. Ils finissent par se fondre dans la pluie, qui tombe de plus en plus dru. La brume grisâtre s'épaissit, la lumière du jour se perd dans le brouillard, et la salle de jeu s'assombrit ; le vent souffle maintenant en rafales. Je commence à comprendre pourquoi Christian et Catherine furent si attachés à cette demeure, bien qu'ils n'aient jamais souhaité y revenir, même lorsqu'ils en eurent amplement les moyens. Inoubliable point de départ, c'est un endroit qui invite au voyage ; le remous des vagues, les oiseaux marins : tout incite à partir, à explorer le monde qui s'étend au-delà de ce promontoire.

L'aspect inébranlable des falaises de granit et des rochers fait aussi écho à la rudesse qui caractérisait Madeleine, d'après sa fille. En 1993, au cours d'un des rares entretiens qu'elle a accordés dans sa vie, elle décrit Madeleine comme quelqu'un de très à cheval sur la discipline : « Ma mère était encore plus sévère avec les filles qu'avec les garçons. » Mais il serait vain de réduire le caractère de Catherine, ou même ce jardin envoûtant bâti sur la pierre, à cette opiniâtreté maternelle. Je décide de braver la pluie et de quitter le cocon douillet de la salle de jeux pour une courte expédition. Le souffle glacé de la brise marine courbe les roses et fait tomber leurs délicats pétales sur le sol humide, comme des confettis après la noce.

Sur le sentier, je tombe sur un labyrinthe de troènes, et les propos de l'un des conservateurs me reviennent en mémoire : Catherine, alors très âgée, lui avait

raconté que ce labyrinthe était l'une des principales attractions du jardin. Je suis assez grande pour voir par-dessus les haies, mais, pour une petite fille courant entre ces murs de verdure, c'est impossible. Pour sortir, il fallait connaître le dédale comme sa poche. *Je me débrouille toute seule*, chuchote une voix à mon oreille, sans que je sache si c'est un écho de ma propre voix, ou bien de celle de ma petite sœur disparue, souvenir de nos jeux dans les jardins secrets de notre enfance.

Le fantôme de Catherine refuse obstinément de me parler, même chez elle, sur son terrain de prédilection. D'ailleurs, que viendrait faire une adulte dans cette salle de jeux ? Madeleine, qui n'était pas du genre à folâtrer, ne m'approuverait sans doute pas. Comme Christian le dit lui-même dans ses mémoires : « Mes premières années ont donc été celles d'un petit garçon très sage, très bien élevé, surveillé par des *fräulein*, c'est-à-dire tout à fait incapable de se débrouiller dans la vie. »

En relisant ces phrases, la référence aux gouvernantes allemandes me saute aux yeux pour la première fois : que sont-elles devenues pendant la Grande Guerre ? La réponse vient quelques pages plus loin : « La mobilisation nous surprit à Granville, en vacances [...] Notre *fräulein* refusa d'abord de partir, car elle croyait, comme tout le monde, le cataclysme impossible. Lorsque la guerre éclata, elle qui vivait l'existence même de notre famille, déclara – à notre stupéfaction terrifiée – qu'elle était prête à faire “pan pan” sur les soldats français ! » En tout état de cause, Marthe Lefebvre, une Française de vingt-cinq ans, rapidement rebaptisée « Ma », la remplacera à partir de 1915 et ne quittera plus la famille jusqu'à sa mort.

Même après avoir goûté aux plaisirs de la capitale, Christian restera très attaché à la maison familiale et au terrain de jeu de son enfance. En 1925, alors qu'il est censé travailler dur pour réussir sa première année à Sciences Po – ses parents ayant refusé qu'il s'inscrive en architecture –, il trouve le temps de redessiner le plan du jardin, qu'il réorganise autour d'un bassin agrémenté d'une fontaine, entouré de treilles en berceau couvertes de roses, comme un pied de nez facétieux lancé à la vaste étendue marine toute proche, de l'autre côté des grilles.

Mais, sur les photos qui le montrent à côté de son ouvrage, il affiche toujours la même contenance impénétrable. Comme sa jeune sœur, il a ce don de garder en tout temps un visage énigmatique. Et aujourd'hui encore, au même endroit, les roses continuent à pousser, grâce aux indications de Catherine, qui s'était chargée de contrôler le repiquage... Elles sont toujours aussi belles, et chaque bouton dévoile en éclochant une perfection intacte. Ni les vents salins, ni les pluies abondantes, ni les conditions météorologiques éprouvantes ne les empêchent d'épanouir leur corolle.

La marée monte, et le bruit de la mer se rapproche. S'il y a bien quelque chose que je m'attendais à trouver ici, c'était une certaine sérénité. Pourtant, à l'inverse, un certain malaise, un inconfort croissant m'envahissent. Dans ce lieu étrange, où la frontière entre morts et vivants est plus ténue qu'ailleurs, où les fantômes ne se cantonnent pas aux vitrines qui exposent leurs anciens vêtements, où le vent marin propage les paroles chuchotées, peut-être était-ce une erreur de venir chercher le calme ? Après tout, ces murs n'ont pas épargné la famille Dior, ni empêché le naufrage de leur richesse.

La guerre, dont l'ombre a fini par atteindre Granville comme le reste de la France, inaugure une période placée sous le signe de la folie, de la mort et les coups du sort. En France, un tiers de la population masculine entre dix-huit et vingt-sept ans mourra au front. Dès ses dix-huit ans, en octobre 1917, Raymond Dior s'engage, et il sera le seul rescapé de son escouade. Mais, comme chez la plupart des survivants, l'Armistice ne mettra pas fin à ses souffrances, que les Britanniques baptisèrent *shell shock*, littéralement « le choc de l'obus », et que les Français désignaient par les expressions « obusite », « commotion cérébrale » ou « névrose de guerre ». Le maréchal Pétain, héros de Verdun, a décrit ces jeunes hommes qui rentrent du front figés dans une expression de terreur, la démarche et la posture trahissant une déprime profonde, sombrant sous le poids de ces souvenirs atroces. Au printemps 1918, son homologue britannique, le Field Marshal Sir Douglas Haig, rapporte que Pétain lui-même « faisait peine à voir. Il avait l'apparence d'un chef au trente-sixième dessous et à bout de nerfs ».

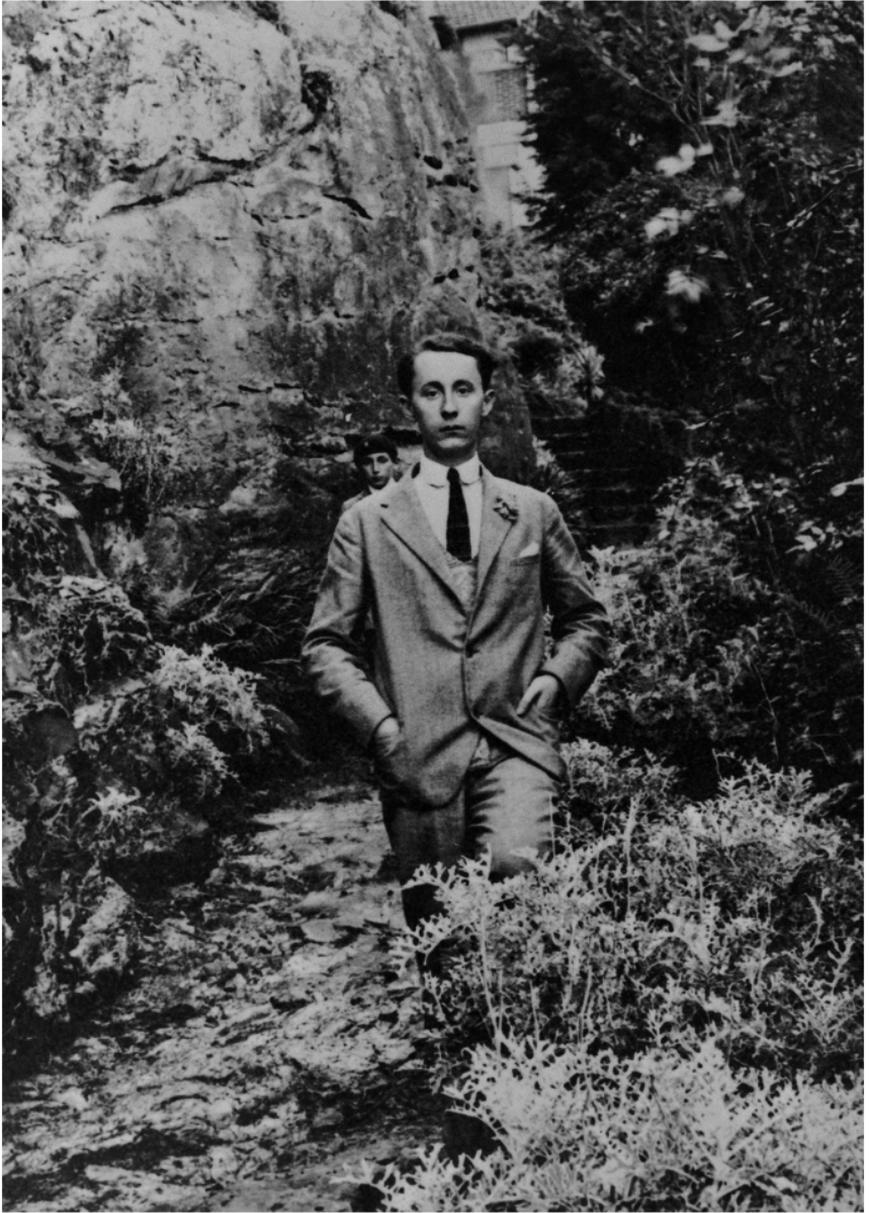
Raymond Dior, soldat dans l'artillerie, fut soumis pendant des mois à des bombardements d'une intensité inouïe, sans oublier les terribles attaques au gaz moutarde. Après la guerre, il peine à se réadapter à la vie civile. Il se marie cependant et rejoint son père pour le seconder dans la gestion de l'entreprise familiale, choses normales pour l'époque. Mais, peu à peu, il prend ses distances avec sa famille, ses frères et sœurs, et se lance dans une carrière d'écrivain. Dans des essais pleins de rage, il s'emporte contre le fléau du capitalisme. Exutoires à sa colère, ces écrits ne suffisent pas à apaiser ses crises de fureur, qui alternent

avec des phases de profond abattement ; on lui connaît au moins une tentative de suicide.

C'est à la même époque, vers 1927, que le plus jeune des trois frères, Bernard, montre les premiers signes de démence. À dix-sept ans, après son échec au baccalauréat, il sombre dans un état de mutisme dépressif. « Mon frère fut atteint d'une maladie nerveuse inguérissable », explique Christian. « Ma mère, que j'adorais, secrètement minée, mourut de chagrin. » Depuis la fin des années 1920, sur plusieurs photos de famille, Madeleine a l'air triste et désespéré, le regard baissé, les lèvres serrées, et son visage semble fuir l'objectif. L'épouse de Raymond, qui se prénomme également Madeleine, a décrit à Marie-France Pochna sa belle-mère comme une femme « ambitieuse, autoritaire » ; tout l'inverse du portrait que nous ont légué ces clichés.

Quant à Christian, il ne fait allusion à sa mère que trois fois dans ses mémoires : pour évoquer sa passion des fleurs, sa mort, et sa taille svelte, qui la distingue du reste de la maisonnée. « Toute la famille était de sang normand, sauf pour la pointe de *douceur angevine* apportée par ma mère, qui au milieu de cet ensemble cohérent de bons vivants et de forts mangeurs, se trouvait être la seule personne mince et de peu d'appétit. » Madeleine était originaire d'Angers, où son père travaillait comme avocat. Il était mort lorsqu'elle avait quatorze ans, et sa mère était venue s'installer en Normandie.

Frédéric Bourdelier, le directeur culture de Marque et Héritage chez Dior, a décrit en une formule mémorable Madeleine Dior comme la « Madame Bovary de



Christian Dior dans le jardin des Rhumbs.

Granville » ; il ne faisait pas allusion à ses amours malheureuses, mais à son désir d'élégance, à son exaltation, et au décalage entre ses aspirations romantiques et les réalités guindées de la vie bourgeoise.

Au printemps 1931, Madeleine est admise en urgence dans une clinique de la région parisienne pour subir une opération dont elle ne se remettra pas. Elle meurt de septicémie le 4 mai, à l'âge de cinquante et un ans, et sera enterrée dans le caveau familial du cimetière de Granville, tout proche de son cher jardin. Christian écrit : « À la réflexion, cette mort, qui me marqua pour la vie, devait m'apparaître ensuite opportune. L'épouse, la mère exquise qui s'en alla si tôt, nous quitta avant de s'être doutée de l'avenir plus que difficile qui s'annonçait pour nous. »

En effet, quelques mois plus tard, Maurice Dior perd toute sa fortune, imprudemment investie dans une aventure immobilière à haut risque. Et, comble de malheur, l'état de Bernard empire après le décès de sa mère : en proie au délire, il a des accès suicidaires et des hallucinations. Finalement, en 1932, il sera diagnostiqué schizophrène, mais les médecins parisiens et bruxellois, appelés tour à tour à son chevet, ne parviennent pas à le soigner. Leurs spéculations sur son « complexe d'Œdipe » révèlent l'influence croissante de la psychanalyse freudienne. En janvier 1933, il sera finalement interné à Pontorson, dans un asile où il mourra en avril 1960, à l'âge de cinquante ans.

Tous ces événements, nous dit Christian, sont annoncés par le sinistre présage qui secoue Les Rhumbs en 1930 : « Au retour des vacances, un signe me toucha plus que la chute de la Bourse [en 1930]. Dans la maison vide, une glace s'était décrochée seule

et brisée sur le parquet en mille morceaux. » Aux Rhumbs, alors que je relis ce passage, un écho menaçant vient jusqu'à moi : l'horizon s'obscurcit, un brouillard spectral s'avance sur la mer ; j'imagine l'aiguille de la boussole des Rhumbs qui s'agite en tous sens et finit par se fixer sur une direction inconnue...

III

À TRAVERS LE MIROIR

Assise à mon bureau, entourée de piles de documents tirés d'une dizaine de fonds d'archives, j'ai l'impression de faire face aux éclats brisés du miroir de Granville ; impossible de rassembler ces fragments épars pour reconstituer le reflet de Catherine dans les années 1930. Cette impression de morcellement, dans la vie de la jeune femme comme dans celle de sa famille, est encore accentuée par le chaos de la période, et d'abord par les effets cataclysmiques de la Grande Crise de 1929, qui affecte la famille Dior et détruit le cocon rassurant des certitudes et des coutumes de leur enfance.

En 1931, à la mort de Madeleine, le train de vie de la famille est moribond. Finis les fastes, finis les temps forts du calendrier mondain, avec ses allers-retours entre Paris et Granville ! Envolée la fortune qui permettait d'entretenir Les Rhumbs, avec sa myriade de femmes de chambre et de jardiniers ! Catherine n'a que treize ans quand tout s'effondre autour d'elle. Ses trois frères sont de jeunes hommes profondément perturbés : Raymond ne parvient pas à surmonter les traumatismes nés de la guerre, tandis que la santé de

Bernard ne montre aucun signe d'amélioration (d'après un cousin qui lui rend visite en 1934, il est incapable de reconnaître les membres de sa famille). Quant à Christian, après l'échec de ses entreprises commerciales, il traversera lui aussi une période de dépression. Grâce à l'argent de son père, il a ouvert en 1928 une galerie avant-gardiste avec Jacques Bonjean. Les deux amis exposent les œuvres d'artistes émergents, tels que Max Jacob, Christian Bérard, ainsi que de valeurs confirmées comme Picasso, Henri Matisse et Raoul Dufy. Mais, après la faillite de son père, Christian doit déposer le bilan et s'associer à un de ses amis galeristes, Pierre Colle, qui vient d'offrir à Alberto Giacometti sa toute première exposition en solo et qui défend l'œuvre du jeune Salvador Dalí à travers une série d'expositions très remarquées. En dépit de la pertinence visionnaire de leurs choix esthétiques, les affaires périclitent : le chef-d'œuvre de Dalí *La Persistance de la mémoire*, toile plus connue sous le nom des *Montres molles*, ne trouvera acquéreur que pour 250 dollars. Comme le fait remarquer Christian, vendre des œuvres dans le contexte de la Grande Crise : « Rien de plus difficile en cette époque de panique. Certaines peintures qui valent aujourd'hui des millions se bazardaient péniblement quelques dizaines de milliers de francs [...] Nous allâmes ainsi de pertes en saisies, tout en continuant d'organiser des expositions surréalistes ou abstraites qui faisaient fuir les derniers amateurs. »

Catherine est condamnée à suivre son père dans sa descente aux enfers. Il a presque tout perdu : sa fortune, son épouse bien-aimée, sa réputation, son statut, son grand appartement parisien et sa magnifique villa

de Granville (ne trouvant pas d'acquéreur, elle sera reprise par le conseil municipal). Ne reste plus que Marthe, sa gouvernante, fidèle à une famille Dior diminuée, envers et contre tous. Il semble que ce soit elle qui serve de prête-nom pour l'achat d'une ferme isolée en Provence, où Maurice pourra se réfugier, loin de sa Normandie natale, à l'abri du mépris de ses anciennes relations parisiennes et de la pression des créanciers. En 1935, lorsqu'ils s'installent au domaine des Naÿssès, dans le Var, la ferme n'a même pas l'électricité, et la plomberie est rudimentaire : on ne peut pas imaginer plus grand contraste avec le confort bourgeois des Rhumbs !

À dix-huit ans à peine, Catherine se sent seule et malheureuse dans cet exil forcé. Elle tombe sous le charme des paysages de Provence, mais n'a aucun ami de son âge, et les environs ne lui offrent aucune perspective de vie sociale. L'année suivante, son frère lui propose de le rejoindre à Paris : elle saute sur l'occasion. Depuis la désintégration de leur famille, celui-ci mène une vie errante, dort sur les canapés de ses amis, séjourne à Majorque pour se remettre d'un accès de tuberculose, puis vient se reposer aux Naÿssès. Sur une photographie, on le voit assis sur la terrasse, un crayon à la main, le visage concentré, absorbé par son croquis. Il a dû renoncer à une carrière de marchand d'art et apprend en autodidacte à dessiner des illustrations de mode. Après plusieurs mois d'entraînement intensif, il parvient à subvenir aux besoins de sa sœur et de son père en vendant ses esquisses à des magazines.

En 1936, à leur retour à Paris, Christian et sa sœur s'installent à l'hôtel de Bourgogne, à deux pas du

palais Bourbon. À cette époque, loger à l'hôtel permettait d'échapper aux impôts, ce qui explique sans doute pourquoi tant d'artistes et d'écrivains dans le dénuement – comme Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir – avaient choisi ce mode de vie. Georges Geffroy, un dilettante féru de design et de décoration, loge dans le même hôtel et devient leur ami. Celui-ci présente Christian Dior à Robert Piguet, étoile montante de la haute couture parisienne, qui lui achète quelques esquisses. Voilà la carrière de Christian lancée : il devient styliste indépendant pour des modistes, des boutiques et des créateurs tels qu'Edward Molyneux, qu'il admire beaucoup.

Malgré leurs douze ans d'écart, le frère et la sœur s'entendent à merveille, et ce sont les seuls des cinq enfants à rester proches, partageant une même passion pour les fleurs et les jardins, mais aussi pour l'art et la musique. Les événements traumatisants qui ont déchiré la famille laissent cependant une profonde cicatrice, mais leur ont appris à se débrouiller seuls, sans leur mère et sans la fortune de leur père. Catherine écorne l'archétype de la jeune fille tributaire de l'argent d'un père ou d'un mari. Elle découvre la liberté que procure le travail, encouragée par son frère, qui l'aide à décrocher un emploi dans une maison de mode, comme vendeuse de chapeaux et de gants. Sur une des photographies les plus fortes de Catherine, prise pendant cette courte période de bonheur, la jeune femme arbore un sourire enjoué, et son visage rayonne de l'énergie de la jeunesse. Elle porte les cheveux relevés, une veste cintrée agrémentée d'une broche. À chaque fois que je pense à cette parenthèse insouciante, un passage de son entretien daté de

1993 me revient en mémoire : « Mon frère adorait concevoir des déguisements ; je me souviens d'un déguisement de Neptune pour moi, avec une jupe en raphia recouverte de coquillages, et une autre jupe en motif écossais, c'était une robe peinte. »

Dans les cinq clichés de la fin des années 1930 qui sont en ma possession, Catherine est habillée de façon moins fantaisiste. En noir et blanc, on ne discerne pas la couleur de ses bijoux, mais elle est très élégante, sa coiffure est soignée et ses sourcils sont bien arqués. Les archivistes de Dior estiment que ces photos ont été prises à l'hôtel de Bourgogne, en 1937. La jeune femme, à vingt ans, joue peut-être les mannequins pour les premières créations de son frère. Sur deux photos, assise, elle porte une très chic robe noire à manches longues et un collier fantaisie. Elle regarde sur le côté, présentant son profil très reconnaissable ; sur la seconde photo, ses yeux sombres plongent droit vers l'objectif. C'est ce regard qu'on retrouve sur les autres clichés : debout, les bras levés devant un rideau fermé qui sert de toile de fond, ou bien assise à un bureau, un chapeau penché vers l'arrière, trois rangs de perles autour du cou et un collier orné d'un crois-sant de lune.

Il n'existe pas d'autres traces visuelles de cette période. Je suis sûre qu'elle a déjà deviné que son frère est homosexuel ; ne partagent-ils pas le même logement et le même cercle d'amis bohèmes ? À l'époque, Paris a la réputation d'abriter une communauté homosexuelle et lesbienne florissante, et tous les deux travaillent dans le milieu de la mode, où se démarquent quelques personnalités homosexuelles en vue, proches de Christian, comme Edward Molyneux ou Georges